

elles s'oppose, comme la chasteté s'oppose à la concupiscence. Orgie et charité se ressemblent par le contact, peau à peau. Seulement dans l'orgie, ce sont les uns sur les autres tandis que dans l'amour, c'est l'un par et pour l'autre. Deux caresses : l'une possède, l'autre offre. Ici la main-mise orgiaque, là la main chaste et ouverte. Ici la caresse qui jubile que l'autre soit possédé par son propre plaisir. Là, cette main attentive qui, pour être caresse, conjure toute captation, s'ouvre sans se refermer, se pose sans contraindre.

Pornographie et charité se ressemblent encore en ceci que toutes deux souffrent de la distance. Aimer, c'est souffrir du manque de l'autre. Mais dans l'amour, on souffre la distance : on la supporte. Dans l'orgie, on l'annule.

Oui, on souffre la distance, car tu ne peux m'aimer que dans la distance. Tu ne peux me rejoindre qu'à travers ce qui me sépare de toi. Je ne te suis donné qu'à la faveur de cet écart qui me sauve de ta mainmise. L'orgie, au contraire, dévore le fruit : assimilation, possession sexuelle. Cauchemar. Les uns aux autres accolés, accolés, agglutinés. Oui, tout cela : agglutinés, accolés, accolés, mais sans être reliés, sans être en relation.

L'orgie, finalement, ne tient pas la distance : elle ne tient la distance ni physique, ni temporelle. Ni physique : on s'agglutine. Ni temporelle : elle ne

dure qu'un temps. Tandis que l'amour a, pour se développer, toute la distance qui me sépare de toi.

« Le mal, c'est l'impatience du bien » disait Tertullien<sup>1</sup>.

L'orgie, c'est l'impatience d'aimer.

### Forcer la grâce

Le mal comme impatience du bien. Regardez en effet tous les péchés : ils ne sont pas les contraires du bien. Ils sont une façon de se raporter au bien qui élimine l'élément de la distance et du temps — ou, ce qui revient au même, l'élément du don. Le contraire du péché, ce n'est pas le respect d'un interdit : c'est en effet le don et ce qu'il requiert de patience pour le recevoir. Le contraire de céder à la tentation, c'est de donner le temps au temps.

Voyez le vol. Le contraire du vol n'est pas, comme on croit, le respect de la propriété des biens. Le vol et la propriété, au contraire, s'interpellent. Car ce que j'ai, c'est aussi ce que je peux me faire voler. C'est donc ce que je *dérobe* à ton regard, à ta prise, à ton envie. J'ai mis tout autour des murs, des gardes, des sécurités. Non,

1. *La patience*, Arléa, Paris, 2001, p. 38.

Le vol ne s'oppose pas à la propriété: en temps de famine, nous dit saint Thomas d'Aquin, la propriété en abondance de biens nécessaires à la vie est un vol. Et ce n'est pas voler que de prendre « subrepticement », dit le Docteur angélique, à celui qui a trop pour donner à celui qui n'a rien<sup>1</sup>. Le contraire du vol, ce n'est pas la propriété, c'est le don, c'est le temps qu'on laisse au don pour advenir. Le contraire de voler, ce n'est pas ne pas prendre, c'est recevoir. Dans le vol, en effet, on force la grâce: on prend, de crainte que cela ne nous soit pas donné. Dans le viol, de même. Tout péché s'origine dans le refus de souffrir le temps du don. Ce fruit que Dieu a soustrait à la prise d'Adam et d'Ève, n'est-ce pas pour le leur donner? Pour le leur donner en temps voulu?

« En temps voulu »: mais nous ne voulons pas du temps. Le temps, c'est la dimension incompressible de notre condition. S'ajuster à cette dernière, c'est être patient. La patience est une étrange vertu, puisqu'elle ne fait rien qu'endurer la durée. Mais elle est une vertu plus puissante que les autres, puisqu'elle indique à toutes nos bonnes intentions vertueuses le mal qui les inversera en vice: prendre possession d'un bien, tout de suite.

1. Voir *Somme théologique*, IIa, IIae, q. 66, a. 2 et 7.

Nous sommes faits pour un amour immense. Nous le savons. Mais nous refusons que cela se fasse. Nous refusons que cela arrive. Nous tirons sur l'herbe, afin qu'elle pousse plus vite et nous arrachons tout. Comme l'enfant arrache des mains de son père ce que celui-ci allait lui donner et gâte tout. Comme ce baiser qu'on force, et qui insiste, et qui remet à jamais une histoire d'amour commençante. Commençante mais avortée, parce que « commencer », ce n'est pas le début d'autre chose: c'est un temps à soi tout seul. Pour réellement commencer, il ne faut pas commencer à faire autre chose. « Commencer » n'est pas ce qu'on laisse, une fois la chose mise en route. La suite n'est pas après mais dans le commencement, contenue en lui, mûrie par le soin qu'on y prend. Au commencement, il ne doit pas y avoir tout de suite la suite. Il y a un temps à prendre: le temps qu'on laisse à ce qu'on voudrait prendre. « Sous sa carapace de lâcheté, écrit John Steinbeck, l'homme aspire à la bonté et veut être aimé. S'il prend le chemin du vice, c'est qu'il a cru prendre un raccourci qui le mènerait à l'amour<sup>1</sup>. »

Tout le mal vient de cette peur que la chose désirée ne nous sera pas donnée.

1. John Steinbeck, *À l'est d'Éden*, traduit de l'américain par J.C. Bonnardot, Le Livre de Poche, Paris, 1974, p. 549.

*L'idiotisme*: on sacrifie au veau d'or parce que Moïse met du temps et que sortir de ce désert en prend.

*Le mensonge*: on force la confiance de l'autre, sans attendre qu'elle nous soit donnée et en empêchant par la suite qu'elle le soit jamais.

*Le meurtre*: cet être dont la vie n'est un obstacle, il mourra de lui-même. Qu'ai-je à précipiter cette mort qui, quoi que je fasse, le confiera un jour à Dieu et à son Jugement? C'est la parabole du bon grain et de l'ivraie, l'avertissement fait par Jésus à tous ceux qui coupent les têtes de peur qu'elles n'entrent jamais dans leurs vues. Ne vous souciez pas du Grand Soir, dit Jésus dans cette parabole, ne le précipitez pas: il arrive de lui-même.

*Le souci*: souci dont Jésus veut nous délivrer («regardez les oiseaux du ciel: ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni n'entassent dans des greniers, et pourtant le Père céleste les nourrit<sup>1</sup>...»), souci dont le synonyme est «anti-cipation», littéralement «prendre» (*tipio*) «avant» (*ante*), empoigner ce qui n'est pas encore à la portée de nos mains, avoir ainsi les poings vides et liés, serrés de n'avoir pu brasser que de l'air.

À ces puissances, folles de ne pouvoir s'emparer de ce qui n'est pas encore là, il ne sert à

1. Mt 6, 26.

rien d'opposer une puissance supérieure — par exemple, une maîtrise stoïcienne de soi. Il faut au contraire leur objecter notre radicale impuissance. Il faut prier. Car prier c'est attendre. C'est entrer dans cette disposition paradoxale qu'on nomme l'attente. L'attente est un mouvement immobile. Attendre, c'est tendre vers quelque chose qui pourtant vient à nous. Prier, de même, c'est bel et bien tendre au-delà de soi, vers Dieu ou ce que l'on demande à Dieu, mais sans rien faire pour l'obtenir, sans tenter, le temps que dure la prière, de s'approprier l'objet de sa prière. Ou bien alors la prière n'est plus chant, mais chantage — ce que Jésus nomme «rabâcher»<sup>1</sup>. Prier, c'est dire: quand le temps sera venu... C'est confier son désir à Dieu, et par là se déposséder de sa satisfaction. C'est confier, au double sens du secret de la confiance et de la chose qu'on abandonne au pouvoir d'un autre. C'est être puissamment impuissant. Et alors le temps vient où nous sommes disponibles pour recevoir, non ce que nous voulons, mais ce dont notre vie a aujourd'hui besoin et qui, reçu sans être attaché, vient réellement de Dieu.

Prier, c'est être parfaitement, mais étrangement comblé: c'est recevoir la plénitude de notre vie sous le mode de ce qui ne nous est pas encore donné.

1. Mt 6, 7-8.